Document generated on 06/02/2025 5:13 p.m.

Études littéraires africaines

RADET (Jean-Baptiste), BARRÉ (Pierre-Yves), *La Négresse : le pouvoir de la reconnaissance*. Avec la coll. de Roger Little. Préface de Sylvie Chalaye. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°175, 2021, XXXVI-69 p. – ISBN 978-2-343-24648-2

Nelly Lecomte

Number 55, 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1106494ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1106494ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lecomte, N. (2023). Review of [RADET (Jean-Baptiste), BARRÉ (Pierre-Yves), *La Négresse : le pouvoir de la reconnaissance*. Avec la coll. de Roger Little. Préface de Sylvie Chalaye. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°175, 2021, XXXVI-69 p. – ISBN 978-2-343-24648-2]. *Études littéraires africaines*, (55), 229–130. https://doi.org/10.7202/1106494ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

regard fascinant et original qu'il porte sur l'art contemporain congolais. Il comble un manque, ouvre et éduque notre regard, tant et si bien qu'on peut le considérer comme une lecture indispensable à la compréhension des tendances qui prévalent actuellement chez les vidéastes et les photographes congolais. G. Nugent a choisi les œuvres commentées avec beaucoup d'à-propos, elle les analyse avec finesse et intelligence, et établit entre elles des liens pertinents. L'érudition dont elle fait montre n'exclut pas un style limpide, propre à captiver son lecteur. Nous ne pouvons donc qu'espérer que ce livre sera traduit en français afin de toucher un plus vaste public en Europe et en Afrique.

Saluons pour finir les reproductions de qualité (en noir et blanc et en couleurs) et la clarté de la mise en page. En couverture, la photographie empruntée à Georges Senga donne le la : elle présente l'instituteur Kayembe Kilobo assis devant sa maison, posant en costume cravate, tenue vestimentaire des évolués de l'époque coloniale, dont le cliché donne d'emblée à voir le legs symbolique.

Thérèse De Raedt

RADET (Jean-Baptiste), BARRÉ (Pierre-Yves), *La Négresse : le pouvoir de la reconnaissance*. Avec la coll. de Roger Little. Préface de Sylvie Chalaye. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n° 175, 2021, XXXVI-69 p. – ISBN 978-2-343-24648-2.

Ce petit vaudeville exotique, tout en simplicité et légèreté, a été écrit en 1787, à la veille de la Révolution française, par Barré (1749-1832) et Radet (1752-1830) pour les Comédiens Italiens. Il s'adresse à un large public, mais n'en est pas moins subtilement engagé, s'inscrivant dans les premiers balbutiements des revendications abolitionnistes des Lumières. Ce bref divertissement en treize scènes, mélangeant prose et vers basés sur l'octosyllabe, que L'Harmattan a voulu ressusciter dans la riche collection de Roger Little, s'agrémente de musique, de chants et de danses, selon la mode de l'époque, et opère à la façon d'un théorème orchestrant l'application des préceptes de liberté et d'égalité. Malgré le postulat antiraciste qui sous-tend la pièce, on assiste à des représentations caricaturales du gentil sauvage, naïvement humanisé, voire civilisé, à partir de stéréotypes réducteurs du bamboula chantant et dansant, poussant des cris de singe, et s'exprimant en petit-nègre – un parler qui, contre toute vraisemblance, est doté d'une certaine richesse lexicale, insérée dans une syntaxe tronquée.

Ces images de l'exotisme, propres aux comédies insulaires, ne sont pas sans rappeler Marivaux ou Defoe. L'intrigue se fonde en effet sur le renversement de situation que subissent les navigateurs français échoués sur une île africaine. À la suite d'une tempête, ils se réfugient avec leurs armes à l'entrée d'une grotte, tels des primitifs, puis sont menacés par des anthro-

pophages qui demeurent lointains et invisibles, cachés derrière les coulisses, et semblent même inexistants. Se dessine alors une « charmante » histoire d'amour entre Dorval-fils et une jeune Négresse, qui devait ravir autant que choquer le public, les alliances matrimoniales interraciales ayant été interdites par l'Édit de 1778. Aussi la notion de mariage est-elle évincée et traitée seulement de manière allusive.

Les ressorts du comique sont multiples. Ils reposent notamment sur le travestissement, voire sur la métamorphose, du valet Frontin. Ce bouffon se mue en effet en arlequin, en barbouillant de manière indélébile sa figure, gâtant ainsi à jamais son joli teint pâle ; par une espèce d'autoflagellation, il est la « victime de ses propres préjugés », pris à son propre piège, et devient la risée des matelots qui viennent de débarquer sur l'île, accompagnés du père de Dorval. Ce jeu sur le noir et le blanc, comme si les différences culturelles n'étaient qu'une affaire de langue et de peau, annonce à la fois les futures acculturations forcées, les tentatives de blanchiment de la peau par des produits chimiques chez les Noirs et la revalorisation du bronzage chez les Blancs.

Ce double renversement de situations, avec des Noirs devenant blancs et des Blancs devenant noirs, est un procédé répandu dans la littérature des Lumières, qui incite ainsi le public à se mettre dans la peau des opprimés. Ici, contre toute attente, les Nègres s'avèrent bien plus hospitaliers qu'on ne le pensait. Et *vice-versa* : l'exode vers la métropole dont rêvent les jeunes Négresses amoureuses se révèle salvateur, les dramaturges passant sous silence les pratiques esclavagistes qui avaient cours avant la première abolition en 1794 en France, quelques années après la première représentation. Quoique l'abolition ne soit définitivement prononcée qu'en 1848 dans toutes les colonies françaises, cette farce invite donc déjà à un rapprochement des cultures. En s'appuyant sur une abondante bibliographie, Sylvie Chalaye la replace intelligemment dans le contexte politique et littéraire du XVIIIe siècle.

Nelly LECOMTE

RASOAMANANA (Linda), *Nassur Attoumani : du théâtre satirique aux contes pédagogiques (1992-2022)*. Paris : Éditions du Cerf, coll. Patrimoines, 2022, 210 p. – ISBN 978-2-204-15327-0.

Si l'espace francophone indianocéanique peine à acquérir une reconnaissance dans le champ francophone, les écrivains de la minuscule île de Mayotte (la société est qualifiée de « micro-insulaire », p. 183) semblent encore plus marginalisés. Nassur Attoumani (né en 1946) est l'un des plus prolifiques d'entre eux. À l'inverse des trois autres îles regroupées dans la République islamique des Comores depuis 1975, Mayotte est de culture musulmane et d'administration républicaine. Les populations locales y